

JACKIE CHAN

L'IVRESSE DE L'ART

Maître absolu des arts martiaux, Jackie Chan est d'abord un éternel apprenti. Ses personnages ne vivent que pour se laisser griser par le mouvement.

PAR DICK TOMASOVIC



→
Illustration :
Jules Magistry

SEPTEMBRE → OCTOBRE 2021



LES AMATEURS DE FILMS DE KUNG-FU

ne l'ignorent pas, la carrière de Jackie Chan est découpée en trois grandes périodes. La première est celle de sa formation mais aussi d'une fausse piste, lorsque l'acteur est invité à succéder à Bruce Lee, prématurément disparu en 1973. Un héritage légendaire à la fois bien trop lourd à porter et surtout peu en adéquation avec sa personnalité fantaisiste et son style chorégraphique (l'échec emblématique de *LA NOUVELLE FUREUR DE VAINCRE*, réalisé par Lo Wei en 1976). La dernière période est celle de sa percée sur le marché américain (à laquelle il travaillait d'arrache-pied depuis le début des années 1980) avec les succès hollywoodiens de *RUSH HOUR*¹⁹⁹⁸ (Brett Ratner) ou *SHANGHAI KID*²⁰⁰⁰ (Tom Dey) par exemple. Elle coïncide cependant aussi avec le début d'un lent déclin, l'acteur-cascadeur étant rattrapé par son âge et installé dans sa propre légende (il annonce officiellement mettre un terme à ses folles cabrioles au Festival de Cannes en 2012). Entre les deux, un âge d'or prolifique qui prend son essor à la fin des années 1970 lorsque Jackie Chan impose sa marque en transfigurant le film d'action par la comédie, panachant sa pratique virtuose des arts martiaux de références directes aux maîtres du burlesque américain tels que Buster Keaton et Harold Lloyd. Il offre alors trois décennies de haute voltige et de mimiques grotesques, régaland les spectateurs de cascades saisissantes dans des films qu'il réalise souvent lui-même (la scène de la dégringolade de l'horloge, en hommage à Lloyd, dans *LE MARIN DES MERS DE CHINE* en 1983; les chutes démentielles dans la galerie commerciale de *POLICE STORY* en 1985; le saut bien trop périlleux sur la branche d'un arbre dans *MYSTER DYNAMITE* en 1986, qui se soldera d'ailleurs par une terrible fracture du crâne). Ces intrépides pirouettes se fondent dans des scènes de combats aussi homériques qu'acrobatiques : l'affrontement dans l'usine de cordes de *BIG BROTHER* en 1989, les furieuses guérillas urbaines de *JACKIE CHAN DANS LE BRONX* en 1995, ou la fabuleuse bataille autour d'une échelle dans *POLICE STORY 4* en 1996 (ces deux derniers films ont été réalisés par son fidèle complice Stanley Tong).

BOXE DE L'HOMME IVRE

Le travail chorégraphique de Jackie Chan, d'une grande sophistication, place systématiquement l'inattendu rocambolesque au sein d'une chaîne de mouvements virtuoses. Il est déjà proposé de manière matricielle dans le légendaire *DRUNKEN MASTER*, réalisé par Yuen Woo-ping en 1978. Le titre d'exploitation français du film (*LE MAÎTRE CHINOIS*) ne laisse pas deviner la très grande singularité du style de combat du professeur en question. Loin des parades traditionnelles du kung-fu, qui empruntent les figures animalières (et que l'on verra convoqué par nombre de combattants tout au long du film), ce bien curieux maître chinois a développé un registre de postures et de frappes inspirées par l'ivrognerie. La drôlerie de la proposition provient bien sûr de ce qu'elle se situe à l'opposé même de la notion de maîtrise absolue de l'équilibre du corps et de l'esprit qui définit de manière primordiale, sinon vitale, l'exercice accompli des

arts martiaux. Pourtant, si l'hédonisme n'est pas exclu de la méthode, son apprentissage demande une rigueur inattendue, au grand dam du disciple récalcitrant, Wong Fei-hung, interprété de manière très sémillante par Jackie Chan qui devra affronter, lors d'un combat aussi épique qu'éthylique, un impitoyable adversaire qu'il parvient à vaincre grâce à sa parfaite maîtrise de la boxe du poing ivre.

ENFANCE DE L'ART

Cette fameuse technique du combattant ivre pourrait être une invention de cinéma. Il n'en est rien¹. Le *zui quan* est un véritable et redoutable style de kung-fu simulant l'ivresse. La question du leurre y est fondamentale puisqu'il s'agit de tromper l'ennemi. Soit le combattant mime la faiblesse pour mieux surprendre l'adversaire, soit le combattant est vraiment ivre et alangui, mais l'adversaire n'ose l'attaquer de peur qu'il ne s'agisse d'un piège. Jackie Chan rend particulièrement bien les postures de l'ivresse. D'abord parce qu'il y exécute de manière fascinante, avec une théâtralité comique toujours réjouissante, le répertoire gestuel du style en question : attaques et défenses des coudes et des pieds malhabiles et pourtant précis, balayages et renversements oscillants et répétitifs mais ciblés, tenue générale décontractée alternant avec des tensions brusques et sèches. La course est hésitante, les points d'appui paraissent incertains, les déplacements latéraux sont titubants. Le corps est placé dans un état général d'instabilité et de déséquilibre dont soudain surgit une saillie puissante et tranchante. Ensuite, parce que Jackie Chan multiplie les grimaces burlesques de l'ivrogne comateux (paupières tombantes, lèvres tordues, menton renfrogné, etc.). L'acteur-acrobate rend pleinement compte de l'intérêt d'un tel style de combat, capable de déstabiliser l'adversaire parce qu'il déstabilise le combattant lui-même.

Le film propulsera la carrière de Jackie Chan qui trouve dans la boxe du combattant ivre le répertoire original et fantaisiste le distinguant définitivement de Bruce Lee et de son ombre pesante. Il jette les bases de la comédie kung-fu et se situe, tant sur le plan du jeu que de la chorégraphie martiale, à l'opposé du fameux *Petit Dragon*. Le corps enivré de Jackie Chan libère ainsi l'acteur de la symbolique traditionnelle du héros masculin, paternel et viril, tout en lui offrant un répertoire plastique et figuratif inédit, aussi corporel que facial. C'est là peut-être que se situe le véritable acte de naissance de cet acteur-créateur hors du commun qui abandonnera les terres étriquées du film de kung-fu et leurs valeurs compétitives, agressives et belliqueuses pour inventer un personnage modeste de permanent apprenti, s'étonnant de ses maladroites comme de ses prouesses, sauvegardant la plupart du temps une attitude enfantine, regardant le monde comme une immense plaine de jeux et jugeant ses adversaires comme des complices de joyeuses bêtises. Pour Jackie Chan, le ridicule ne tue pas. Au contraire, il est une pulsion de vie. ●

1. Éric Faber, *Jackie Chan, à la force des poings*, Chatou : Carnot, 2004, p. 42.